



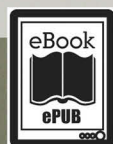
— — —

La coquille de Sybel

Julie-Anne de Sée & Alphonse Rode

— — —

*Jus
Jardins*  *de la Prairie*



*Retirez le Q de coquille : vous avez la couille,
et ceci constitue précisément une coquille.*

Boris Vian

*Lettre au Provéditeur-éditeur sur un
problème quapital et quelques autres
(Cahiers du Collège de Pataphysique, 1955)*

JOURNAL DE SYBEL



5 avril

À vingt-neuf ans, je me retrouvais de nouveau célibataire. L'histoire avait tourné court, l'amant-ami-amour avait claqué la porte un beau matin. Après trois ans d'une idylle dévastatrice, il me laissait seule avec Point-Virgule, le poisson rouge (notre bébé...) et le loyer du studio à payer pour aller se mettre à la colle avec une pouffe de dix ans son aînée, pourvue d'un luxueux duplex. En banlieue. Neuilléenne, certes, mais banlieue quand même. Bien fait pour lui.

Mon seul salaire de doctorante aurait pu me suffire avec mes quelques petites économies planquées sur un livret qui ne rapportait plus rien, à condition que je me mette au régime brique à la sauce cailloux. Ou que je me contente de partager les flocons pour cyprinidés d'aquarium. Ma rémunération de thésarde allait m'obliger à chercher d'autres sources de revenus. Que s'étaient imaginé mes parents quand ils m'avaient "poussée dans les études", selon leur expression,

ressassée à l’envi et à la cantonade ? Ils en étaient fiers, sensation toute égotique du devoir accompli envers leur unique enfant, moi, Sybel. C’est mon père qui m’avait affublée de ce prénom de déesse à l’orthographe revue et corrigée “pour faire plus peuple et un jeu de mots”, disait-il. Pas seulement parce que j’étais un joli bébé en venant au monde, mais parce qu’il était fier de son poste de prof de latin-grec dans un “graannnd” lycée parisien. Ma mère, cantonnée au gynécée de l’*aikos* (traduisez le trois pièces sis dans le dix-neuvième), n’eut d’autre choix que d’approuver celui du *pater familias*. Croyaient-ils sérieusement que mes appétences littéraires tôt manifestées se concrétiseraient un jour par un poste de recherche brillantissime, qui me ferait rouler sur l’or ? En attendant, je ramais pour la deuxième année consécutive sur un sujet de thèse imposé par un directeur vicelard, et qui n’allait pas me nourrir. Sybel, ma fille, me tançais-je, il va falloir te remuer. Et vite fait !

J’ai alors repéré une annonce dans un canard gratuit distribué à l’entrée d’une bouche de métro.

« Recherche d-sitter agréable, rigoureuse, disponible la journée et ponctuellement en soirée. Envoyer lettre de motivation, coordonnées et photo au journal qui transmettra. »

Direct et simple. Je me suis dit : pourquoi pas ? Les enfants, c’était dans mes cordes, j’en avais gardé à n’en plus finir. Quand le moutard dort enfin, on peut travailler en toute tranquillité.

Ce mode de recrutement à l'ancienne, loin de l'immédiateté à laquelle l'Internet nous a habitués m'avait semblé sympa. Écrire au journal pour trouver un job en joignant sa photo paraissait d'un autre âge, d'une époque que je n'ai pas connue. Mon expérience du baby-sitting se résumait aux gardes d'enfants trouvées par voie d'affichage chez mon boulanger ou au supermarché du coin auxquelles j'avais toujours répondu par téléphone.

Étrange pour moi, presque exotique, d'avoir à rédiger une missive manuscrite pour postuler. J'imaginai une mère un peu parano, sans doute angoissée à l'idée de confier son rejeton à une inconnue. Peut-être aurais-je agi de la même façon à sa place. Qui sait ? Se donner le temps. Recevoir plusieurs lettres, examiner les enveloppes, le grammage du papier, l'oblitération pour savoir où le pli a été posté. Comparer les photos, la calligraphie, la couleur d'encre... Quitte à jouer le jeu, je me suis appliquée. J'ai choisi un papier rose pâle. Lénifiant pour la mère, délicat. Un signe annonciateur de tendresse, d'attention aux enfants. Un truc rassurant. Enfin, c'est ce que j'ai supposé. J'ai renoncé *in extremis* à l'encre "Violette pensée" que je trouve romantique, mais que j'ai estimée quand même *too much*.

J'ai relu plusieurs fois le texte de l'annonce, comme l'énoncé d'une dissertation au lycée. Mon prof de philo que j'adorais disait toujours :

— Lisez et relisez d'abord le sujet sans écrire. Accueillez les idées. Ne vous précipitez pas. Laissez-vous pénétrer. Libérez votre imagination.

Il marquait systématiquement un temps d'arrêt, pour vérifier que la subtilité de sa juteuse allusion ne nous échappait pas.

— Ensuite seulement lancez-vous, jetez tout ce qui vous vient à l'esprit sur le papier. Vous élaborerez plus tard votre plan, en sélectionnant, en renonçant peut-être à vos idées premières. En dissertation comme en amour, poursuivait-il, le premier jet ne doit pas être trop rapide. Apprenez à vous retenir !

Et d'ajouter :

— C'est un conseil que je donne aux garçons et que les filles apprécieront...

Il disait encore :

— Au mitan de votre composition, interrompez-vous, faites une pause, relisez-vous intégralement et reportez-vous au libellé. Pour vous assurer que vous ne faites pas fausse route, que vous ne suivez pas la pente fatale du hors sujet, aveuglée par la complaisante griserie de l'écriture...

En souvenir de la lycéenne docile et méthodique que j'avais été, j'ai parcouru ma lettre en diagonale, trouvant bien insuffisantes les quelques lignes de motivation que je venais de rédiger. Mais que dire d'autre ? Que je cherchais à effectuer des gardes d'enfants par passion ? Que je m'ennuyais chez moi ? Que je préférerais donner le bain à des moutards mal élevés et les régaler de jambon-coquillettes plutôt que de sortir avec

des amis ? Que j'ai toujours adoré inventer des histoires débiles de loup dévorant les chaperons ou de reine des neiges ? Non, vraiment, je ne voyais pas. La vérité ? Besoin de thunes ! Tout simplement. Mais ça ne se dit pas. Il fallait en finir, ça irait comme ça. On verrait bien. J'ai signé Sybel, juste avant d'indiquer mon 06.

J'ai relu l'annonce une dernière fois et c'est seulement là que j'ai vu le "d" devant *sitter*. Étrange coquille...

J'avais perdu assez de temps. J'ai glissé la lettre dans l'enveloppe rose dragée assortie, l'enveloppe dans la boîte, directement à la poste et je suis partie en métro retrouver une copine dans un café du côté de la Bastille.



9 AVRIL

Quatre jours ont passé. J'ai reçu ce laconique SMS :
Merci de votre réponse à notre annonce. Nous vous attendons demain pour test. 17 h précises. Prévoir deux heures.

L'adresse suivait, avec le code d'entrée de l'immeuble et l'étage.

Le lendemain, j'étais d'humeur guillerette. Beau temps, soleil. J'ai mis un jean, un top de chez Zara, échancré juste comme il faut pour laisser entrevoir la naissance de mon 85C. J'ai pensé : « *On ne sait jamais, c'est peut-être le père qui va faire passer le casting. On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre.* » Bonne intuition. J'avais juste oublié la coquille de l'annonce. « *Cherche d. sitter* ». Et négligé qu'en typographie, coquille veut dire couille.



10 AVRIL, 16 H 30

Bu un café au comptoir du bistrot mitoyen de l'immeuble où j'avais rendez-vous. Lu dans le journal un dossier titré : « Les galères du quotidien ». J'ai toujours été friande des confidences de “vraies gens”, comme disent les gazettes. Parmi quelques récits plus édifiants les uns que les autres, une femme évoquait son expérience de la prison. Elle venait d'y passer deux ans, loin de tout et d'abord d'elle-même. Elle racontait comment avait surgi, en fin de peine, l'angoisse de se retrouver dehors. Personne ne l'attendait, nulle part où aller.

Trois heures tout juste après sa sortie, elle faisait sa première passe pour se payer une chambre d'hôtel. Et d'expliquer au journaliste : « *Les hommes veulent tous la même chose. Alors au moins maintenant je les fais payer.* »

Quelle lucidité ! Haro sur les complexes ! Pute assumée. Sacrée nana. Aurais-je été capable d'un tel détachement ? Je me suis alors souvenu de mes cinq ans. Enfin, de moi à cinq ans. Si je suis honnête, je dois admettre que j'ai toujours agi un peu de la même façon.

Il faut que je raconte. C'est à cet âge-là que j'ai accepté pour la première fois d'embrasser un garçon. Un *smack* contre trois bonbeps. J'ai cru qu'on était quittes. Que le deal était équilibré. Mais il n'entendit pas en rester là, l'entreprenant coquinou. De trois ans mon aîné, le petit malin a voulu mettre la langue. Escalade. J'ai exigé trois bonbons de plus. Puis il a baissé son slip pour que je le touche en m'agrippant la main. Comme j'hésitais, il a insisté : « *Allez, vas-y ! De quoi t'as peur ? Tu veux plus de bonbons ?* » Je lui ai vidé son paquet de fraises Tagada aussi sec ! Puis, les yeux fermés, j'ai mis la main. En trouvant ça très facile finalement. Aujourd'hui encore, je ne peux pas passer devant le rayon Haribo d'un supermarché sans y penser. Au fond, je suis de la même pâte que la taularde. Car l'affaire ne s'est pas arrêtée là.

Le petit saligaud en a parlé à ses copains. Et moi j'ai suivi. J'ai dû rapidement répondre à une demande élargie. Ma gourmandise m'a perdue. J'ignorais alors que je ne m'arrêterais pas en si bon chemin. *Qui vole un œuf vole un bœuf*. Mais n'allons pas trop vite en besogne.

17 h

Un homme m'a ouvert la porte. Pantalon de toile clair, cheveux mi-longs, brun, chemise entrouverte en coton blanc à rayures bleues, pieds nus.

— Bonjour, je suis Sybel. Je viens pour le baby-sitting...

— Enchanté. Jean-Luc Valmont. Entrez !

Sourire éclatant. Il m'a débarrassée de mon blouson qu'il a posé sur un fauteuil. Lorsqu'il m'a tourné le dos, j'ai vu dans le miroir qu'il lorgnait mon chemisier. Je me suis félicitée de mon choix vestimentaire.

Appartement confortable, plutôt grand à en juger par les dimensions du salon où il me conduisit. Haute bibliothèque remplie de livres. Sur les murs, quelques gravures anciennes, assez grivoises. Des sanguines aussi. Dans un esprit typiquement XVIII^e siècle.

— On dirait du Boucher. Je me trompe ?

— Bien vu ! Vous aimez ? Ces dessins ont servi de canevas préparatoires à *L'Odalisque blonde*. Vous connaissez sans doute cette toile exposée à la Pinakothek de Munich. Louise O'Murphy, la jeune Irlandaise qui a servi de modèle, fut la maîtresse de Louis XV. Certaines jeunes filles n'ont pas froid aux yeux. C'est bien de savoir combiner caractère et ambition, vous ne trouvez pas ?

Je ne savais pas trop ce que je devais répondre. Était-ce une manière de me tester en évaluant mon niveau de culture ? Je préfèrai me taire. Prudente.

— Oh ! Vous rougissez ? Comme c'est charmant. Vous êtes fraîche. J'aime beaucoup. Vous semblez conforme à ce que j'avais imaginé en recevant votre photo, ajouta-t-il, le regard insistant.

Ces compliments me gênaient. Non qu'ils fussent désagréables, bien au contraire, mais ils ne me semblaient pas de mise. Je devais me reprendre. Je ne comprenais pas. Où voulait-il en venir ? Je me jetai à l'eau :

— Quel âge a votre enfant ?

— Mon fils ? vingt-deux ans, me répond-il sans sourciller. Pourquoi cette question ?

Je devinai ma maladresse. Il devait être handicapé et nécessitait probablement des soins spécifiques.

— Mais...

— Mais quoi ? me dit-il en me dévisageant.

— Eh bien, je n'imaginai pas qu'il était si... grand ! Songez que je vais sur mes 30 ans... Et puis, ne le prenez pas mal, mais je ne suis pas auxiliaire de vie, je ne me sens pas capable de m'occuper d'une personne handicapée. C'est un métier ! Je n'ai pas suivi de formation pour ça.

Il éclata de rire. Un joli rire, un peu roucoulant, troublant, agaçant.

— Qui vous parle de handicap ? Pourquoi cette insistance à évoquer mon fils ? Il va très bien, soyez rassurée. Il poursuit actuellement ses études dans une université américaine...

— Mais alors, qui s'agit-il de garder ?

Ses yeux pétillaient de malice.

— Vous n'avez pas une petite idée ?

— J'ai compris, m'écriai-je, vous avez un chien ! Cette fois, il exulta, riant franchement.

— Votre élan fait plaisir à voir. Vous faites tout avec autant d'énergie ? Ça laisse rêveur... Rien de pire que de sortir de table en ayant encore faim. Je sens que l'on

va s'entendre. Mais, ne vous en déplaise, je ne vous cacherai pas plus longtemps que je n'ai pas de chien.

— Comment ça, vous n'avez pas de chien ? Vous allez en prendre un bientôt alors ? Dans l'annonce, il y a une erreur : j'ai cru répondre à une annonce de baby-sitting, mais je saisis ma méprise maintenant. C'était une coquille. Vous parliez de *dog-sitting*, n'est-ce pas ?

Il jubilait, visiblement aux anges.

— Il n'y a pas de problème, cela m'intéresse aussi. Je ne suis pas regardante. Ne vous moquez pas de moi. Je n'ai pas vraiment d'expérience en la matière mais j'adore les animaux. J'ai d'ailleurs un poisson rouge. Et puis j'apprends vite. Je suivrai scrupuleusement vos indications. Je le promènerai, je le caresserai...

— Je n'en espère pas moins ! répliqua-t-il, les yeux brillants.

— Ne vous inquiétez pas, balbutiai-je.

Je ne savais pas quoi ajouter. J'avais l'impression de m'enfoncer. Et pourtant, il n'émettait aucun signe de désapprobation, bien au contraire. Il a fini par se lever.

— Vous me plaisez bien. Il faut encourager les bonnes volontés. Il ne tient qu'à vous que nous fassions affaire.

— C'est vrai ? Vous me donnez ma chance ? J'ai vraiment besoin de ce job.

Fatale erreur ! Je ne savais pas encore qu'il ne faut jamais laisser entendre à un homme que l'on a besoin d'argent. C'est la porte ouverte à toutes les propositions, aussi incongrues soient-elles.

— Au fait, il s'appellera comment votre chien ? Vous allez choisir quelle race ?

— Décidément, vous ne lâchez rien. Comme vous êtes naïve ! Vous faites erreur d'observation sur erreur d'observation. Vous vous entêtez et vous enfermez. Je vous le répète une bonne fois pour toutes : je ne recherche pas d'auxiliaire de vie pour mon fils et ne souhaite pas davantage prendre un chien !

— Comment ça, vous n'aurez pas de chien ?

— Faites travailler vos méninges, et cessez de faire les demandes et les réponses. Vous avez pris le "d" pour un "b" et lu "baby". Puis quand vous avez compris votre méprise, vous avez cru que "d" était l'abréviation de "*dog*"...

— Eh bien ?

— Eh bien vous avez tout faux !

— Mais alors ?

— Mais alors, quoi ?

— Que cherchez-vous, au juste ?

— Une *dick-sitter* ! Vous comprenez un peu l'anglais ou je dois traduire ?

C'est ainsi que je devins auxiliaire de vit.

17 h 30

Doucement, pas si vite, ne brûlons pas les étapes. Sur le coup, si j'ose m'exprimer ainsi, je ne savais pas trop comment réagir. Devais-je me fâcher ? Je n'avais aucunement envie de partir. Je crois que je trouvais la situation plutôt comique. Et puis, on ne va pas se le cacher, il n'était pas mal. Pas mal du tout même. La petite cinquantaine, très bien conservé. Apparemment pas

Julie-Anne de Sée & Alphonse Rode

La coquille de Sybel



Croyant répondre à une petite annonce de baby-sitting, Sybel, une étudiante fauchée, se retrouve *dick-sitter*.

Jean-Luc Valmont, séduisant quinquagénaire, dont la vision du monde érotico-pornographique phallocentrée la charme, lui dispense avec humour et un goût assumé de la provocation une formation intensive.

Jouisseur cynique, il emprunte, non sans nostalgie, autant aux libertins du XVIII^e siècle qu'à la libéralisation des mœurs des années 70. En toute complicité avec Alphonse, son frère de cul, lui aussi engagé dans ce challenge pour former "l'idéale escaladeuse de braguette". Les postulantes, dont on exige de solides prérequis culturels, défilent. Coup de théâtre final : les élèves dépasseront leurs Pygmalions dans la maîtrise des plaisirs.

À contre-courant de la bien-pensance ambiante et du terrorisme castrateur des ultra-féministes, Sybel et sa partenaire Ulla opposent un anti-modèle, business plan inclus, en jeunes femmes libres, anges heureuses du sexe.

Après une carrière d'enseignante d'Anglais et de Lettres, puis de personnel de direction à l'Éducation nationale, Julie-Anne de Sée se consacre entièrement à l'écriture. Finaliste du Prix de la nouvelle Érotique 2016 et 2017 et du Prix Hemingway 2018, elle a publié aux éditions Tabou plusieurs romans et recueils de nouvelles érotiques. Elle réside à Paris.

Né en 1962, docteur ès Lettres, Alphonse Rode est journaliste et auteur de deux recueils de témoignages sur la sexualité. Écrit à quatre mains, La coquille de Sybel est son premier roman érotique.

Photo de couverture : Pending Wonderland de Jamari-lior – Modèle : Ophelia Overdose

COLLECTION
Les Jardins de Prigle



www.tabou-editions.com

ISBN papier : 978-2-36326-099-4

ISBN numérique Pdf : 978-2-36326-746-7

ISBN numérique Epub : 978-2-36326-747-4